

"Cinéma de notre temps", regards croisés de cinéastes

Autor(en): **Labarthe, André S. / Bacqué, Bertrand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(1999)**

Heft 5

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-932932>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

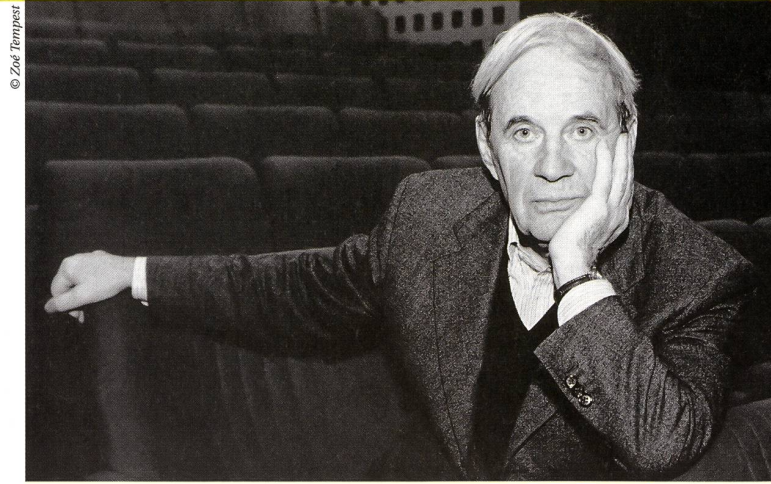
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« Cinéma, de notre temps », regards croisés de cinéastes

Pensée au début des années soixante par Janine Bazin et André S. Labarthe, la collection « Cinéastes de notre temps » se situait dans le droit fil des entretiens des « Cahiers du cinéma ». C'était compter sans l'apport spécifique de l'image. La nouvelle série qui en est issue, « Cinéma, de notre temps » est présentée à la Cinémathèque suisse.



André S. Labarthe

Propos recueillis par Bertrand Bacqué

Depuis plus d'une trentaine d'années, des cinéastes, confirmés ou débutants, interrogent leurs aînés au sujet de leur œuvre. Cela donne lieu à une collection unique de films toujours singuliers où se côtoient, derrière et devant la caméra, Jacques Rivette et Jean Renoir, Olivier Assayas et Hou Hsiao Hsien, Paulo Rocha et Manoel de Oliveira, pour n'en citer que quelques-uns. A l'occasion de la projection du numéro qu'il a récemment consacré à David Cronenberg, André S. Labarthe, personnage taciturne, mais dont le regard s'illumine au rappel de telle ou telle anecdote, précise la philosophie qui suscita l'entreprise.

Pouvez-vous rappeler comment est née la collection ?

L'une des choses que les « Cahiers » ont inventées dans la critique cinématographique, ce sont les entretiens « fidèles », faits à l'aide d'un magnétophone. Il y avait eu des entretiens avec Luis Buñuel, Jean Renoir, Alfred Hitchcock, Howard Hawks, etc. Et Janine Bazin a eu l'idée de faire la même chose pour la télévision, avec la personne à l'image : c'était le point de départ.

Quel est le « plus » qu'apportait l'image ?

On s'est aperçu que tout ce qui intervenait dans la prise de son, en plus du texte

lui-même, faisait sens. Tout ceci était supprimé lors de la transcription, car venant polluer le sens premier. Nous nous sommes mis à interroger cette « pollution » comme un autre terrain où venait s'exprimer le cinéaste, volontairement ou à son insu. On s'est mis à travailler là-dessus de la même façon qu'on explorait systématiquement le rapport qu'il pouvait y avoir entre la parole du cinéaste et les extraits de films. On tendait à dramatiser ces rapports pour qu'il y ait dialogue, voire contradiction...

Il s'agissait donc d'utiliser le moindre détail et de le rendre signifiant...

Exactement, et c'est arrivé, par exemple, lors d'un entretien avec Hitchcock. A la place d'une secrétaire de la Paramount qui était venue « perturber » la parole du maître, nous avons monté le plan du détective de « Psychose » qui rentre dans la maison. Alors s'amorçait tout autre chose... Et le couronnement, c'est quand Hitchcock s'est mis à dire : « Par exemple, dans « Psychose » etc., comme si cela lui avait été soufflé par le détective « rentrant » sur sa droite.

Qu'est ce qui est à l'origine du second volet, « Cinéma, de notre temps » ?

La première série avait été interrompue en 1971 et, lorsqu'est arrivée La Sept

Arte, on nous a demandé de rééditer l'ancienne série. Et cela ne m'intéressait pas du tout, car c'était jouer le truc habituel de la télévision : ressortir des archives et revoir cela avec nostalgie, ce qui me faisait horreur. J'ai eu l'idée, à ce moment-là, d'accompagner cette nouvelle édition de nouveaux tournages de cinéastes contemporains, de façon à ce que les « anciens » soient tirés vers le présent et que John Ford, par exemple, redevienne un « cinéaste de notre temps ». En même temps, de jeunes cinéastes entraînent dans un rapport de filiation avec un « père » ou un « grand-père » cinématographique. Ainsi, il est passionnant de voir à la suite le film que Jacques Rivette a fait sur Renoir et celui que Claire Denis a consacré à Rivette...

C'est ce qui fait le caractère unique de cette série : des cinéastes interrogent d'autres cinéastes, selon des affinités électives...

Oui, c'est ce vers quoi nous tendons. Comme Proust écrivant sur Flaubert. Ce que je crains plus que tout, c'est un cinéaste de télé faisant un produit de série très bien fini mais souvent anonyme... Et cela prend une importance qui va au-delà de ce qu'on imagine. Rivette a toujours dit que c'est son tournage sur Renoir qui a changé son cinéma. Avant, il avait fait trois films parmi lesquels « La religieuse », et après il a réalisé « L'amour fou », c'est-à-dire un tout autre cinéma. J'aimerais que pour chaque cinéaste, ce soit une expérience fondamentale, que ça modifie les choses. Même si le passage au documentaire pose de sérieux problèmes. Celui qui s'est le mieux adapté, c'est Jean-Pierre Limosin. Olivier Assayas, par contre, a eu de la peine. Mais, à chaque fois, il faut qu'il y ait une motivation personnelle comme Chris Marker, qui prépare actuellement un film sur Tarkovski. ■

« Cinéma, de notre temps ». Cinémathèque suisse, Lausanne, jusqu'au début du mois de mai 2000. Renseignements et réservations : 021 331 01 02.

André S. Labarthe, gentleman collectionneur

Grand imper et feutre gris, la silhouette légendaire qui traverse nombre de ses films documentaires cache un homme épris non seulement de cinéma, mais aussi de littérature, de peinture et de danse. Mais c'est d'abord à l'équipe des « Cahiers du cinéma » (époque « cahiers jaunes ») qu'on l'associe. De là est née la collection « Cinéastes de notre temps » (1964-1970), puis « Cinéma, de notre temps » qu'il co-dirige aujourd'hui encore avec Janine Bazin, épouse du fondateur des « Cahiers du cinéma » André Bazin.

Par ailleurs, André S. Labarthe participa à de nombreuses émissions telles que « Cinéma cinémas », de Claude Ventura et Michel Boujut. Il analysait régulièrement des scènes mythiques, aux côtés du cinéaste penché à la table de montage. Ce fut le cas, par exemple, de la séquence finale de « Profession reporter », avec Michelangelo Antonioni. Histoire de montrer, une fois de plus, « ce que les livres ne pourront jamais montrer ».

A côté des numéros de « Cinéma, de notre temps » qu'il consacre à Nanni Moretti, Martin Scorsese, Eric Rohmer, Jean-Pierre Melville, Georges Franju ou Philippe Garrel, André S. Labarthe réalise des films sur la littérature, puisqu'il a signé deux volets de « Un siècle d'écrivains », l'un dédié à Georges Bataille, l'autre à Philippe Sollers ; sur la peinture (Tapiès, Rauchenberg, Kandinsky et Van Gogh) et sur la danse (Carolyn Carlson, Patrick Dupond et William Forsythe). (bb)